



Jean-François Caujolle
L'ECLIPSE

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Jean-François Caujolle

L'éclipse

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Thierry Loubette
© Éditions Le Dilettante, Paris, 1995.
ISBN 978-2-84263-494-0

Paul

Dans ce pays les prés ont un nom. J'étais dans la charretière qui mène aux Ourtrigous. Je voyais déjà le pré, accidenté, où paissaient les trois ânes de Paul, et la petite maison où Paul s'était retiré. Le pré formait un entonnoir, et la maison était au fond de cet entonnoir, dans un alvéole bleu sombre où le soleil ne touchait jamais. En arrière-plan étincelaient les montagnes. Bien sûr, au fond de l'entonnoir, on ne voyait même pas le pic le plus haut. D'ailleurs, c'est pas compliqué, on y voyait à peine. Il y avait tellement d'orties, de fougères, de rhubarbe boursoufflée, d'herbes de toutes sortes, un tel fouillis bleu sombre, on n'y voyait plus vraiment. On distinguait encore la mare et ses broussailles rousses, où pendaient comme de longues touffes de cheveux verdâtres, et en faisant le tour de la maison aux pierres jaunies et au toit d'ardoises, on distinguait la porte de bois rouille et gris qui donnait sur la cuisine de Paul, et la porte de l'étable où Paul mettait ses ânes. Et sans doute qu'un jour on

n'y distinguerait plus rien au fond de l'entonnoir, sans doute qu'un jour on ne ferait plus qu'y sentir cette odeur de pisse macérée qui émane de la petite mare, et encore. C'est vrai que le pays s'en allait, les vieux le disaient, et pour eux le tourisme n'était pas une solution, ça n'était pas le tourisme qui allait faire vivre la terre, loin de là. Ils le voyaient sans haine le touriste, pas mécontents au fond d'avoir quelqu'un à qui parler. Et ça, dans le pays, ils savent que ça fait du bien d'avoir quelqu'un à qui parler, les vieux, ils le savent mieux que quiconque. Oui, et quand on voyait les Ourtrigous, comme ça, eh bien, on pouvait pas s'empêcher d'y penser, que le pays s'en allait. Oh, on ne lui avait jamais rien reproché à Paul, non, on savait combien il avait été « vaillant », et il s'en était bien occupé de ses bêtes, Paul. Seulement, ce qu'il y avait avec Paul, c'est qu'on ne l'avait jamais compris. Et quand je dis « jamais compris », je pèse mes mots. Tiens, à propos, pourquoi il était venu s'enterrer dans ce trou, Paul? Il n'était pas bien, là-haut, à la souleille? Il avait vendu sa maison pour une bouchée de pain à un couple de *néos* pour venir s'enterrer ici? Voilà les questions qui faisaient encore parler le pays, mais il y en avait d'autres, des questions sur Paul, peut-être plus graves, plus préoccupantes, et dont on parlait moins volontiers. Car, dans ce pays, il y a des choses dont on ne parle pas, dont on parlerait ailleurs, mais dont on préfère ne pas parler ici. Enfin, c'est difficile à expliquer. Lui,

Paul, il ne parlait jamais. Et comment voulez-vous comprendre quelqu'un qui ne parle jamais ?

Je me souviens des premiers mots que j'entendis sur Paul, c'était chez Justin. Justin est célibataire lui aussi, comme Paul, comme beaucoup d'autres dans ce pays. Il aimait boire un coup, et il « aime encore à boire un coup », c'est l'expression dont on use au pays pour parler de Justin, et on remplacerait Justin par le pays entier que l'expression serait toujours valable. Enfin, peu importe, ici, on meurt de vieillesse, comme on se plaît à le croire, on est « un petit bout de pays qui s'en va », comme me le disait Justin pour la dixième fois ce soir-là devant un énième verre de prune. Et comme ce soir-là la prune était bonne, Justin, après chaque verre, faisait l'arbre : il dressait le torse, étendait ses bras noueux et laissait aller son visage intraitable à une expression de béatitude figée, contraste qui nous faisait rire plus que tout, et peut-être un peu aux dépens de Justin. Mais, à partir du moment où je parlai de Paul, il y eut un de ces silences de maison vide la nuit en montagne où l'on n'entend plus que crépiter et péter le feu dans la cheminée. Puis Justin, qui ne devait plus faire l'arbre de toute la soirée, se leva et alla remuer une bûche qui fit voltiger des étincelles. Enfin il se roula une cigarette de gris. Étienne se changea le béret de place pour l'incliner définitivement sur la droite. Et Jean-Marie fit un solennel tour de prune. Puis il hocha son profil d'aigle au regard fixe et perçant, qui à cette heure de la nuit

avait nettement gagné en fixe, et nettement perdu en perçant. Étienne avait fini par se décoiffer, et il n'avait ni le nez bourbon ni le cheveu noir de jais comme l'autochtone du coin, non, c'était plutôt rare et jaune qu'il l'avait le cheveu, et le nez plutôt rond, et son front mou et dégarni se plissa en rides profondes. Enfin Justin se colla la cigarette au coin des lèvres, fronça le sourcil, prit un air sombre, regarda son verre, me regarda, regarda son verre à nouveau, se le siffla d'un trait, expira, et, le regard perdu dans son verre vide, hochâ la tête. Il allait parler.

« Paul? oh Paul... c'est quelqu'un... »

C'était toujours ce qu'on disait de Paul, et dans ce « quelqu'un »-là, de la façon dont on le disait, on pouvait y mettre tous les sens du mot. Étienne et Jean-Marie se sourirent d'un air entendu. Justin poursuivit : « Oh, Paul, sa mère était d'ici... une méchante femme... oui, une bien méchante femme... elle n'aimait pas les gens du pays, et tu peux être sûr qu'elle ne s'en cachait pas, la typesse !

– Comment ça ?

– Comment ça ? fouc del cel ! comment ça ? »

Apparemment la question avait contrarié Justin, elle suffisait à mettre en doute ses paroles, et Justin n'aimait pas être mis en doute, car quand il avançait quelque chose, c'était pesé et repesé, c'était acquis par l'expérience, c'était la vérité, l'inéluctable vérité.

« Demande un peu à Jean-Marie comment ça, et

demande aussi à Étienne comment ça, et demande un peu aussi à tout le canton comment ça ! elle la portait sur elle sa méchanceté, elle avait une tête triangulaire, comme ça... et des yeux méchants... pleins de haine... »

Les autres baissèrent la tête et Jean-Marie prit la relève :

« C'est-à-dire, nous, on n'y avait jamais rien fait, à Paule, mais elle était comme ça, il y avait quelque chose qu'elle n'avait jamais aimé ici, au pays, surtout chez les hommes, c'est vrai qu'elle n'aimait pas les hommes du pays, peut-être qu'elle s'en était fait une image bien à elle, une image d'hommes amateurs de gras, en viande comme en chair, buveurs, et par-dessus tout absurdement attachés à une terre qui ne leur donnait rien que du mal... oui, c'est peut-être ça au fond, qu'elle ne comprenait pas...

« Oh, oh ! Jezusse ! » C'était une expression dont Justin usait parfois. « Oh, oh ! meussieu fait le philosophe ! eh bien moi, la Paule, meussieu, elle ne m'a jamais dit un mot de travers, et elle n'aurait pas eu intérêt à me dire quoi que ce soit ! parce que moi, meussieu, je n'aurais pas cherché à savoir si c'était une image ou pas une image, meussieu, oh que non ! Jezusse ! » et Justin agitait un énorme poing bien rond devant ses yeux furibonds.

« À moi non plus elle ne m'a rien dit, renchérit Jean-Marie, à moi non plus ! »

Étienne se tourna alors vers moi, le front plus plissé que jamais, et les yeux comme des fentes :

« Tu sais, petit, elle ne m'a jamais rien dit à moi non plus, Paule, c'est simple, elle ne nous parlait pour ainsi dire jamais... comme son fils d'ailleurs... ah, tiens, ils se ressemblent bien ces deux-là... »

Le feu s'était presque éteint. Justin consulta sa montre et nous nous séparâmes. J'avais plus entendu parler de la mère que du fils. Mais ç'avait été leur façon de me raconter Paul, et je savais qu'il ne faudrait plus jamais aborder ce sujet.

C'est une femme qui évoqua Paul plus longuement. Je ne veux pas dire que dans ce pays les femmes soient plus bavardes que les hommes, mais Marthe se faisait un plaisir de se moquer un peu des hommes du pays, et de lui avoir dit que pas un n'avait souhaité me parler de Paul l'avait fait glousser de plaisir.

C'est donc avec le plaisir de n'avoir rien à cacher que Marthe me parla de Paul, devant une boîte remplie de pruneaux que nous vidâmes au gré de la conversation. En fait, Paul était seul au monde : sa mère était morte, et son père demeurait inconnu, bien que Marthe eût là-dessus sa petite idée à elle, et il eût suffi d'un mot pour qu'elle la dévoilât, mais le père inconnu de Paul était le dernier de mes soucis. Elle poursuivit donc l'histoire – son histoire – de Paul, en me confiant quelques détails que je connaissais déjà par oui-dire. De temps à autre, lorsqu'elle me prenait la main et de l'autre sortait son mouchoir pour s'éponger le visage, un effluve de lavande se mêlait à l'urine qui montait de la

jupe de Marthe. Enfin elle se rapprocha, plissa les yeux, me serra la main et parla à voix basse : « Tu sais, Paul, il trafique aussi un peu avec Satan... » Elle me regarda furtivement pour juger de l'effet de sa déclaration, mais je restai impassible, et il y eut une ombre légère sur le visage de Marthe. « Avec Satan, oui... té ! tu connais celui du Magret, qui a trois vaches et deux poules, qui se déplace toujours en *estop*, et si moqueur ! Eugène ! tu connais Eugène ! eh bé, il y a de cela... démouro... eh bé, c'était... allez bah ! c'était jour de foire, enfin, jour de foire... tu sais comme c'est aujourd'hui : quatre camions, celui du fromager, celui du poissonnier, celui de l'outilleur, celui de... celui... »

Je décidai de nous envoyer les deux derniers pruneaux, et la boîte servit pour allumer le feu. Enfin, je dus m'enfiler un verre de cette infecte liqueur d'artichaut à laquelle on ne pouvait échapper quand on rendait visite à Marthe, et qui eut pour effet de raviver subitement sa mémoire : « Et celui des légumes ! Ah, tu vois, elle a encore de la ressource, la vieille ! » Et Marthe rit en me serrant la main bien fort. « Alors les jours de foire, tu sais comme c'est, praoubet, quatre camions, les hippies qui vont se saouler au Globe en mangeant des petits Brun et quatre vieux qui vont chez Médaille parler du voyage du troisième âge, ou du repas de la veille à la maison de retraite... ah, cette maison de retraite, quelle sottise mon diiiou, praoubet, c'est une tombe cette maison de retraite praoubet,

une tombe ! on les y goinfre et ils y passent tous ! comme mon pauvre Ernest mon diiiou... » Et là, Marthe eut une larme au coin de l'œil, car Ernest avait été son plus proche voisin dans cette montagne de solitude, et tous les deux ils s'étaient adorés, et la larme de Marthe sécha toute seule. « Et alors Paul, il était comme ça à boire au café du haut ü chiou de rouge, tout seul au bar. Alors Eugène entre et s'attable et il commence comme ça à taquiner Paul... et les autres ne disent rien... personne n'avait jamais osé taquiner Paul... et tu connais Eugène... il insiste... » À ce moment-là, les yeux de Marthe, fixes, brillèrent. « Alors Paul se retourne, et sans un mot se met à fixer Eugène... ce n'est pas qu'il soit mauvais l'œil de Paul, tu sais praoubet, mais il est insoutenable... tellement perçant... tellement... alors comme ça, Paul fixe Eugène, et Eugène fixe Paul, tu sais comme il est fier Eugène... et dans le café on n'entend plus que les mouches... un silence de mort... et tous les deux, là, à se fixer, et tous les autres à les regarder se fixer, et ça n'en finit pas... et alors voilà Eugène qui se met à transpirer et à trembler comme un veau... alors Paul sort du café, silencieux comme il est toujours. Les autres mettent ça sur le compte de l'émotion, et se mettent à critiquer Paul, un peu pour rassurer Eugène... mais Eugène ne dit toujours rien, et il est obligé de se sortir le mouchoir, comme moi tu vois praoubet... et alors, après, ça devient terrible... Eugène sort du café, traverse le village, bizarre, on

le salue, il ne répond même pas, il prend le chemin qui mène au Magret, il est en transe, mouillé de la tête aux pieds... et mon pauvre Ernest qui fauchait par là, mon pauvre Ernest ! mon pauvre Ernest qui fauchait par là, et qui entend de drôles de bruits dans le chemin, comme un cheval sauvage qui piaffe ! alors il se cache, et qu'est-ce qu'il ne voit pas le praoubet ! Eugène qui bondit en levant les bras au ciel, les yeux écarquillés, la tête trempée et qui fait de grandes enjambées comme pour passer par-dessus un obstacle... et mon pauvre Ernest lui court derrière et lui demande : ça va Eugène ? ça va Eugène ? et l'autre, muet comme une carpe de recommencer à sauter en l'air en levant les bras au ciel, et comme ça jusqu'au Magret ! Eh bien, crois-moi ou ne me crois pas, praoubet, Eugène a raconté plus tard qu'il voyait comme ça les arbres qui bordent le chemin s'abattre juste devant lui, l'un après l'autre ! je te le dis praoubet, Paul, il trafique avec Satan, il a les livres... et le jour où la fin arrivera, il n'aura personne pour les lui brûler les livres, Paul, et son agonie sera terrible, et ce n'est pas Eugène qui ira les lui brûler les livres, à Paul... » Là, Marthe me lâcha la main pour empoigner la bouteille. Je ne sais plus quelle excuse je trouvai, mais elle fut de taille, car il faut des excuses de taille pour échapper à la liqueur de Marthe. Quand je fus au bas du Cigalarou, je vis Marthe avec son tablier noir, les sabots aux pieds et un fagot de bois noir dans chaque bras qui déjà se di-

rigeait vers la maison. Marthe a quatre-vingt-sept ans, et je ne fus pas étonné de voir ça. Dans ce pays c'est chose commune de porter du bois ou de faire du foin à quatre-vingt-sept ans.

Une autre fois c'est Émilien qui me parla de Paul. Émilien, il n'est pas perdu dans les montagnes, il vit au village et il est éleveur. Lui aussi je l'ai déjà aidé à faire du foin. Il faut dire que dans le pays, quand on aide à faire du foin, et qu'on est « valente » – vaillant –, on est bien considéré. C'est comme ça, et ça se comprend. Et ça se comprend pour plusieurs raisons. Premièrement parce que faner en montagne, tout le monde peut s'en douter, c'est pas facile, surtout quand le type habite en pleine montagne, et que tout doit se faire à la main. Alors, pour les touristes qui aiment le folklore, c'est joli et c'est agréable : il y a deux vaches qui tirent le traîneau, comme au Moyen Âge, un type qui leur gueule après en patois et un autre qui charge le traîneau, et un ensuite qui tasse le foin, et enfin on va décharger le tout dans une clède, tout ça à la fourche, et on recommence. Alors le touriste, lui, il trouve ça joli : il y a le joug, les trucs avec les pompons sur les museaux des vaches, le traîneau bleu charron, etc., et non seulement ça, mais il trouve aussi normal et agréable de donner un coup de main. Seulement, le lendemain, le touriste, on le revoit plus. Et on le comprend, parce qu'avec la sueur, les mouches, les taons, l'odeur d'émouchine dont on badigeonne les bêtes, la pente, les rigoles

dans la pente, l'herbe qui pique, etc., le type, il n'en peut plus, et il trouve ça de moins en moins folklorique le foin en montagne, et on le comprend. Je dis pas ça pour faire une caricature du touriste, mais il faut reconnaître que c'est souvent comme ça que ça se passe, et il n'y a rien de plus humain, il faut le dire. Bon... où j'en étais... ah oui... eh bien, deuxièmement parce que, pour les gens de ce pays, non seulement c'est pas facile de faire du foin, et c'est d'autant moins facile qu'ils ont conscience de s'éreinter pour trois fois rien, mais en plus, et surtout, il faut le dire, c'est pour certains un plaisir : combien de femmes, quand elles ont pu, ou quand elles le peuvent encore aujourd'hui, se sont déchargées ou se déchargent de la vaisselle ou de la bouffe pour aller au pré. Alors, de les aider au pré, plus encore que de partager leurs efforts, c'est comme partager leur vie.

Mais reprenons ce que m'a dit ce jour-là, quel jour c'était, peu importe, Émilien de Paul. Oh, maintenant que j'y pense, il ne m'en a pas dit grand-chose de Paul, Émilien. Émilien, c'est un type mesuré, à sa façon : on lui connaît peu de vices, et le peu qu'il a, il le modère. Il faut dire qu'il n'y en a pas beaucoup des types mesurés comme Émilien au pays, et jusque dans ses jugements. Aussi fait-il un peu figure de sage, et on va souvent le voir pour lui demander conseil. « Oh, Paul, tu sais, qu'il me dit Émilien ce jour-là, on a bien essayé au début de lui aider, combien de fois

on l'a invité Jane et moi – Émilien est marié à une Américaine, et il n'est pas peu fier de prononcer le prénom de sa femme avec l'accent: "Djène" – combien de fois, oui! jamais il n'a accepté! pas une fois! oh oui, on a essayé au début, on a bien tenté de lui parler... on ne peut rien en tirer de Paul... oh, je sais bien qu'il n'a pas eu une enfance heureuse, mais enfin qui l'a eue l'enfance vernie ici, qui? et lui, Paul, il n'a rien fait pour en sortir, rien. Enfin, tu nous connais nous, même les hippies, on les aide quand on peut, alors tu penses, Paul! Mais eux, ils sont plus intelligents que lui... jamais il ne cherchera à faire plaisir Paul, jamais. C'est un marginal, Paul, je n'ai rien contre eux, tu le sais, mais lui Paul, c'est plus qu'un marginal, c'est un... c'est un... c'est un muet! oh, il ne m'a jamais rien fait à moi Paul, loin de là... tiens, tu veux que je te dise? eh bien, Paul, c'est un malheureux!»

Peu à peu Émilien semblait perdre le contrôle de lui-même, quelque chose le tracassait, et on aurait dit qu'il ne savait pas quoi au juste. Ses larges et douces lèvres tremblaient légèrement, et c'est la première fois que je voyais ces lèvres trembler. Enfin, je me souviens de ses dernières paroles ce jour-là, de ce dépit qu'il eut dans la voix: «Paul, il est inexplicable... inexplicable...», et, apparemment, Émilien n'avait pas prononcé ces mots pour se rassurer, ils étaient vrais, et jamais sans doute n'avais-je entendu de mots aussi vrais sur la personne de Paul.

Enfin, le dernier qui me parla de Paul fut Firmin,

je crois. Firmin est un petit homme avec les jambes en serpette et les yeux qui regardent toujours par côté. Il est un peu porté sur la question, et, comme tous les gens portés sur la question, il ne vous apprend rien que vous ne connaissiez déjà. Seulement lui, Firmin, il s'ennuie et il aime à en rajouter. Pour entrer en matière, il me dit d'abord que par tout le pays on n'avait jamais vu Paul avec une femme. Et il prit alors son air le plus mystérieux : « Comment veux-tu, il ne parle jamais, le bougre ! si tu veux une femme, il faut lui parler, et non pas rester là comme une bûche ! c'est vrai quoi ! té, eh bé, moi qui te parle... » Et il me narra ses dernières aventures amoureuses – on ne pouvait jamais y échapper avec Firmin, et même racontées par lui c'était la croix et la bannière – pour revenir enfin sur Paul : « Et pourtant Paul, c'est un bel homme – dans ce pays un bel homme est avant tout un homme grand et carré – oui, un bel homme... mais seulement tu sais... il est un peu bizarre Paul... » Là, le regard de Firmin changea de côté. « Tu sais Paul, il a toujours eu des ânes... bon, je ne veux pas critiquer, mais enfin, il ne les avait pas besoin ces ânes... ce n'est pas comme celui de Courtiniou, lui il est handicapé, il les a besoin pour se déplacer... mais Paul quand même... enfin, ils nettoient un peu le pays, c'est déjà ça... » En m'éloignant j'entendis Firmin crier, avec quelque chose d'irréel dans ce cri qui sonnait un peu faux et que les montagnes se renvoyaient.

Quelques jours plus tard je me rendais aux Ourtrigous. Je fus impressionné : ce cône profond ressemble à un vrai trou, l'ombre y est dense, et la petite maison tout au fond apparaît comme une ruine dans l'inquiétant désordre de végétation bleu sombre, qui dessine tout autour comme un alvéole. Alors c'est vrai, quand on arrive là pour la première fois, et qu'en plus on a entendu parler de Paul comme moi j'en avais entendu parler, on est un peu troublé. C'était un après-midi d'août. Paul faisait du foin dans son entonnoir. Je fus étonné : Paul faisait du foin, et il laissait ce fouillis de rumex, d'orties et de rhubarbe autour de sa maison. Il tournait l'herbe avec une fourche en bois, une herbe encore verte, avec même quelques ajoncs à cause des rigoles qui serpentent dans l'entonnoir, et surtout à cause de l'humidité du lieu qu'entretiennent ces mauvaises herbes autour de la maison. Alors je fus de plus en plus étonné : Paul faisait du foin ici, dans cet endroit d'ombre humide où le soleil ne touchait jamais ? Est-ce que son herbe séchait vraiment ? Maintenant Paul avait dû me voir. Il ne faisait pas mine. Je m'aventurai dans l'entonnoir. Maintenant j'étais tout près. J'entendais distinctement le bruissement de l'herbe sous la fourche. Paul continuait du même mouvement cadencé de ses larges épaules. Il ne faisait toujours pas mine.

« Je peux vous aider ? »

La fourche s'arrêta. Paul s'essuya le front du poi-

gnet et me montra une fourche avec des dents en fer, ce qui me mit en confiance, j'avais plus l'habitude qu'avec le bois. Le foin était vraiment humide. Paul n'avait même pas pris la peine de lever la tête pour me répondre. Ça m'était égal, il avait accepté mon aide, c'était déjà beaucoup. Quand nous eûmes terminé je m'éloignai, mais il m'appela et me fit entrer dans sa maison. La porte d'entrée donnait sur une cuisine noircie par la suie ; il y avait une cheminée à même le sol, avec deux bûches consumées à la moitié, et une petite porte qui donnait accès à la souillarde. Et, comme dans toutes les maisons du pays, une bonne odeur de fumée imprégnait les lieux. Paul préparait le café. Je regardais si je ne voyais rien qui m'aurait parlé de Paul : une photo, un livre, un journal, mais la cuisine, et en cela elle était bien différente des autres, était étrangement nue : pas le moindre moulin à café, pas la moindre bondieuserie, pas la moindre boîte à sel sur le rebord de la cheminée. Cette fois-là, on ne parla pas. Les fois suivantes guère plus. Je me demandais ce que Paul pouvait bien faire de son herbe mouillée, mais ça n'était pas bien important. Il y avait plus important que ça. Je me rappelle la dernière fois où nous nous vîmes, Paul et moi. Il avait sorti une bouteille de gnôle. De la bonne, qu'on sirotait tranquillement. Soudain, je ne sais pas ce qui me prend, voilà que je me mets à lui parler de sorcellerie, et des livres, et du Grand Albert, et du Petit Albert, voilà que je me mets à

lui parler de ça, à Paul. Alors Paul, il se met à me regarder comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Et moi, je n'arrive pas à détacher mes yeux de ce regard, de ces yeux qui me fixent, de cette lueur troublante. On n'entend plus que le feu qui crépite et qui pète. Au loin, on entend braire un âne, oui, je me souviens maintenant, juste à ce moment-là, on entend braire un âne. Je me dis comme ça, ça y est, Paul il va te faire comme à Eugène. Ça me fait un peu sourire maintenant, mais je vous jure que sur le coup on n'a pas trop le cœur à sourire. Et puis non, je comprends que Paul n'est pas en train de m'hypnotiser. Son regard repousse le mien tout au fond de moi, comme s'il voulait me faire voir quelque chose, comme s'il voulait me faire voir en moi-même, maintenant, comme s'il voulait me forcer à voir ce qu'il y a au fond de moi. Alors je trouve la force de parler à Paul : « Je disais ça comme ça, Paul... » Mais le regard de Paul insiste, fixe. Je finis par avouer à Paul que non, que je ne disais pas ça comme ça. Alors, tout d'un coup, je me suis senti mieux.

Au fond, ce que les gens redoutaient par-dessus tout chez Paul, c'était ce regard. Quelques mois plus tard, c'était par un jour d'hiver sans neige, Jane, la femme d'Émilien, avait trouvé un âne à Paul, qui paissait tranquillement chez elle, au fond du pré. Elle s'était aussitôt mise en devoir de le lui ramener, pas mécontente au fond de pouvoir rendre service à Paul. Elle avait pensé comme ça : « La